Note de lecture
Pierre Bertrand. *L'intime et le prochain. Essai sur le rapport à l'autre*,
Montréal, Liber 2007, 133 pages.

FRÉDÉRICK BRUNEAULT

Pierre Bertrand offre ici une réflexion sur la place de l'autre dans nos vies, sur le rapport à l'autre en tant que composante essentielle de nos existences, une réflexion qui soulève les principales questions relatives au thème de l'altérité. Divisé en quatorze chapitres qui renvoient eux-mêmes à diverses situations (ou émotions) de la vie quotidienne, chapitres qui ont des titres comme « la famille », « le conflit », « l'admiration » et « l'amour », ce texte permet d'entrer dans les débats philosophiques et les questionnements existentiels qui traversent ce thème souvent négligé, trop facilement considéré comme subalterne, qu'est le rapport à l'autre. En ce sens, le travail de Bertrand a le premier mérite de poser de front cette question, d'attaquer sans détour cette thématique complexe et évanescence et de lui donner la place qu'elle devrait occuper dans nos réflexions, à savoir une place centrale. Comme le titre de l'ouvrage l'indique, *L'intime et le prochain* se veut un essai sur le rapport à l'autre qui ne tombe pas dans la facilité de la définition de l'autre. L'autre ne se rencontre pas exclusivement dans le prochain (bien que celui-ci en soit une composante essentielle et incontournable) : il se trouve aussi, comme le souligne à juste titre Bertrand, dans l'intime, dans chacun de nous, dans notre rapport à nous-mêmes. Refusant de céder à la tentation de l'accès limpide à soi-même, et donc à la définition cartésienne de l'intériorité comme possession complète du soi, Bertrand ne se lasse jamais de souligner

l'autre qui est en nous et avec lequel nous devons composer (aussi bien qu'avec les autres qui nous accompagnent).

Bien entendu, un livre sur le rapport à l'autre s'ouvre sur le rapport à autrui tout en touchant déjà implicitement cette question. Dans un premier chapitre intitulé « L'identité », Bertrand montre bien que le rapport à l'autre se fait habituellement par les signes qui sont associés à l'identité. « Si c'est une identité que nous voyons », dit-il d'entrée de jeu, « qu'elle soit ethnique, religieuse, culturelle, professionnelle, sexuelle, personnelle, nous regardons de trop loin et ne voyons par conséquent que des grandes lignes immobiles, là où il existe pourtant une multiplicité de mouvements infinitésimaux » (p. 9). Constituée par le langage et les discours, cette identité, ou plutôt ces identités, sont pour Bertrand une barrière qui nous empêchent d'entrer véritablement en relation avec autrui, d'accepter et d'embrasser l'altérité et même l'étrangeté de l'autre sans sombrer dans la logique du même qui est celle des identités, celle de l'uniformisation et de l'aveuglement aux particularités de celui ou de celle qui est en face de moi, tout aussi bien que de l'autre en moi. C'est donc en surmontant cette logique du même qui confine l'autre dans des identités figées qu'il devient possible de découvrir la véritable altérité, d'entrer authentiquement en rapport avec celle-ci. Or, l'ultime paradoxe de cette rencontre avec l'autre c'est que

si nous entrons en contact avec des individus d'une autre culture, nous sommes souvent frappés par une altérité de surface : une autre nourriture, une autre religion, d'autres rituels, d'autres vêtements, d'autres mœurs. Une telle altérité en cache cependant une autre, plus profonde. C'est qu'au fond de toutes les différences de surface, sur lesquelles les humains insistent tant, il y a une commune nature ou condition. Pour l'essentiel, les hommes sont semblables les uns aux autres. (p. 13)

Il faut donc penser une identité commune qui naît de l'altérité et qui dépasse largement les identités figées de la logique du même. J'aurai l'occasion de revenir sur les paradoxes, aussi bien que l'intérêt d'une telle formulation.

« Quand au discours public, il s'en tient à la dimension de l'identité et de l'image, ce d'ailleurs pourquoi il est entaché d'une irrémédiable fausseté » (p. 11). Il s'agit ici du thème central de l'ouvrage, cette question revenant constamment comme le *leitmotiv* des différentes études du rapport à l'autre qu'offre Bertrand. Ainsi, dans la famille (chapitre 2), le conflit (chapitre 3) et l'éducation (chapitre 4), il s'agit de préparer un rapport à l'autre qui ne succombe pas à la facilité de l'image et du discours public. L'envie (chapitre 5), la vulnérabilité (chapitre 6), la mortalité (chapitre 7) et la compassion (chapitre 8) doivent canaliser ce dépassement de la logique du même, pour accéder à l'autre en son étrangeté. C'est également par une redéfinition du rapport à l'autre tel qu'il s'exprime dans la nature (chapitre 9) et l'animal (chapitre 10) que Bertrand entend dépasser les limites des lignes immobiles de l'identité figée. Voilà à coup sûr un aspect intéressant de l'ouvrage puisque cette dernière altérité qui est encore bien plus souvent négligée que celle de l'autre devant moi ou même celui en moi, cet inconnu au cœur de la nature et de l'existence animale doit sans contredit, Bertrand l'explique bien, faire partie de toute description juste du rapport à l'autre. Ce sont toutefois les analyses de l'admiration (chapitre 11) et surtout de l'amour (chapitre 12), ce dernier chapitre étant de loin le plus long de l'ouvrage, qui permettent à Bertrand de développer plus en profondeur sa pensée. L'inconnu en l'autre, qui se révèle par l'admiration, marque nos relations à celui-ci. Or, dit Bertrand, « nos relations avec les autres constituent un excellent miroir dans lequel nous pouvons nous voir tels que nous sommes au fil des instants » (p. 70). Par cette admiration, l'autre devant moi et l'autre en moi arrivent à se joindre, ce qui est encore plus vrai dans l'amour. « L'amour se fonde sur l'admiration et

l'admiration est elle-même une forme d'étonnement. Quand à ce dernier, il survient quand nous sommes face à face avec ce qui nous dépasse. Disons-le d'un mot simple : ce que nous admirons dans la personne que nous aimons est son humanité » (pp. 73-74). Il s'agit donc d'un accès de premier plan pour cette condition commune qui se cache derrière l'altérité qui est elle-même enfouie sous les identités figées. « Le contact amoureux est plus vaste, il implique la personne entière et c'est avec l'autre entier qu'il établit la relation » (p. 81). Voilà donc ce qu'est, selon Bertrand, le véritable rapport à l'autre, celui qui s'adresse à la personne entière, celui qui dépasse les identités du discours public et qui répond à l'altérité telle qu'elle est révélée par l'amour. L'analyse du corps (chapitre 13) et celle de la création (chapitre 14) complètent le tableau brossé par cet ouvrage. Il va sans dire que l'étendue des thèmes abordés dans ce livre est impressionnante. Sans parler d'exhaustivité, il semble toutefois possible d'affirmer que Bertrand touche ici aux principales facettes de l'altérité telle qu'elle se manifeste dans la vie de tous les jours. En ce sens, il a accompli un travail de premier ordre permettant d'exposer la complexité étonnante du rapport à l'autre.

Je tiens à souligner deux tensions détectées dans le propos de l'auteur. Un premier point de tension concerne ce que j'ai nommé, à la suite de Bertrand, la logique du même, ce qui renvoie au paradoxe d'un refus de la logique du même des identités et des images figées, pour accueillir l'altérité qui révèle cependant une nouvelle logique du même plus profonde (« les hommes sont semblables les uns aux autres », p. 13). Je dirais qu'il s'agit du moment kantien chez Bertrand. C'est l'altérité qui découvre une profonde ressemblance entre les êtres humains, celle de la condition humaine, de l'humanisme qui permet d'envisager un contact avec l'autre, un partage de ses conditions d'existence. L'auteur semble ici osciller constamment entre un rejet complet de la logique du même au profit de la différence, du mouvant, de l'indéterminé de

l'altérité en tant qu'elle est d'abord et avant tout un « autre » que moi-même, et une valorisation de cette « mêmeté » dans l'altérité, de cette nouvelle logique du même qui, bien que différente de la première, ne peut tout simplement pas être assimilée à une différence radicale. Bertrand répète à de nombreuses reprises qu'il faut, au-delà des identités figées, « prendre directement contact avec la réalité telle qu'elle est ou devient » (p. 10). Surgit alors le problème de la « pureté » de ce contact direct avec l'autre. Comment savoir s'il s'agit vraiment de l'autre tel qu'il est et non d'une image, d'une identité qu'il faudrait rejeter puisque fausse? Il faudrait, selon Bertrand, abandonner toutes les images et les identités pour accéder réellement à l'autre. Mais que reste-t-il de l'autre une fois qu'il a été dépouillé de tout ce qui fait de lui (ou d'elle) un être sociable? Ce premier lieu de tension est doublé d'un second que je nommerais le moment antirationaliste chez Bertrand. En plusieurs endroits de son ouvrage, il vilipende le discours (ou les discours) tant scientifique, que public ou expert, il rejette même le langage en tant que tel. Or, si le discours est incapable de saisir cette vraie altérité qu'il faudrait rechercher derrière les images et les identités qui faussent notre perception de l'autre, comment peut-on prétendre y arriver autrement? Quelle est la place du discours produit par Bertrand lui-même à ce propos et qui n'est rien d'autre que son propre ouvrage?

N'étant pas dupe de cette difficulté, je ne veux certainement pas laisser entendre que l'auteur n'est pas au fait de cet aspect contradictoire de son propos, lui qui dit en conclusion : « dans le rapport à l'autre comme dans le rapport à nous-mêmes, l'interprétation n'est pas un bon outil. Très souvent, elle est fausse et nous empêche de voir librement en attirant l'attention dans une direction. L'interprétation cherche un sens, alors que celui-ci se dérobe » (p. 126). Mais au-delà du sens et de l'interprétation qui est une partie, voire la partie essentielle, de notre mode d'existence, comment entrer en rapport avec l'autre? Que certaines interprétations faussent notre

perception, nul ne peut le contester, mais qu'il faille abandonner toute interprétation, n'est-ce pas justement se couper d'une possible relation à autrui qui ne se limite pas aux images figées? La conjonction de ces deux points de tension – c'est-à-dire, d'un côté, un rejet trop unilatéral de la logique du même qui vient saper l'idée d'une condition commune et, d'un autre côté, le refus trop catégorique du discours, de tous les types de discours, lorsque vient le moment d'envisager la relation à autrui – nous place devant une position difficile à tenir. Que reste-t-il exactement lorsque l'autre est perçu en refusant de tenir compte de tous ses liens sociaux et lorsqu'on considère que tout discours sur l'autre est nécessairement porteur d'une identité fausse? Il semble pourtant que l'ouvrage de Bertrand contient les ressources nécessaires pour éviter ces deux écueils. D'une part, l'espace qui y est fait pour une logique du même renouvelée, une « mêmeté » dans l'altérité, est une des avenues les plus prometteuses pour penser le rapport à l'autre. Je crois fermement qu'il s'agit de la voie à suivre. En ce sens, le texte de Bertrand permet d'apprécier la complexité d'une telle approche. Par ailleurs, les pensées critiques de la rationalité sont bien souvent en partie justes dans ce qu'elles reprochent aux philosophies rationalistes. Il est vrai que certaines formes de rationalité instrumentale sont loin de favoriser un rapport à l'autre ouvert à la différence. Je pense toutefois qu'une philosophie qui cherche à penser le rapport à l'autre doit nécessairement mobiliser certaines formes de rationalité qui aident à comprendre l'autre dans sa différence et précisément dans ce qu'il y a de commun entre nous et lui malgré, ou plutôt à travers cette différence. Une chose est certaine, *L'intime et le prochain* de Pierre Bertrand place le lecteur devant les grandes questions qui portent sur le rapport à l'autre.